

Colette l'authentique

NICOLE FERRIER-CAVERIVIÈRE

 écrivains

ÉCRIVAINS

La série « Écrivains » est parallèle à la collection « Écriture ». Comme elle, elle voudrait être un lieu où se rencontrent et se confrontent des critiques dont les méthodes peuvent être très diverses. Tandis que chaque volume d'« Écriture » aborde un problème théorique illustré par l'analyse de textes émanant de créateurs différents par leur époque et leur tempérament, chaque essai de cette seconde collection est essentiellement centré sur un écrivain dont il entend éclairer des aspects nouveaux, dans des perspectives elles-mêmes neuves.



COLETTE
L'AUTHENTIQUE

ÉCRIVAINS
COLLECTION DIRIGÉE PAR
BÉATRICE DIDIER

022530706

824

T. 01-27

DL 18 OF 1987 14556

COLETTE L'AUTHENTIQUE

Nicole Ferrier-Caverivière

*Professeur à l'Université de Paris IV - Sorbonne
Recteur de l'Académie d'Orléans-Tours*



Presses Universitaires de France

8
D4 NON
2947



DL-14704 1997 14226

COLLEGE
L'AUTHENTIQUE

Mick Fleetwood
The Power Generation
The Power Generation
The Power Generation

ISBN 2 13 048056 X
ISSN 0222-1179

Dépôt légal — 1^{re} édition : 1997, mars
© Presses Universitaires de France, 1997
108, boulevard Saint-Germain, 75006 Paris



à Cécile, Guillaume et Michel

Pour alléger les références aux textes de Calvino, nous les inscrivons entre parenthèses au fil de nos pages selon les signes décrits ci-dessous, qui renvoient aux tomes aux éditions et aux titres précédents.

Calvino, *Roman, Essai, Essai sur 3 volumes*, La Librairie de l'Arche, 1989, éd. tradite par F. Burgaud.

Tous les

Calvino à l'école (CE)

Calvino à Paris (CP)

Calvino en voyage (CV)

Calvino en vie (CV)

La Littérature expérimentale (LE)

Les Villes de la nuit (VN)

L'Invisible objet (IO)

Le Vagabond (V)

L'Essai de wacki-ball (EM)

L'Estime (E)

Le Paix chez les Més (PM)

Les Héros loquax (HL)

Mémos (M)

DL-7076 1993 83234

A Guide to the History of Michigan

1993-1994

Michigan State University

1000 S. Zeeb Road
East Lansing, Michigan 48824

Pour alléger les références aux textes de Colette, nous les inscrivons entre parenthèses au fil de nos pages selon les sigles décrits ci-dessous, qui renvoient eux-mêmes aux éditions et aux tomes précisés :

Colette, *Romans, Récits, Souvenirs* en 3 volumes, Laffont, « Bouquins », 1989, éd. établie par F. Burgaud.

Tome 1 :

- Claudine à l'école* (CIE)
- Claudine à Paris* (CIP)
- Claudine en ménage* (CIM)
- Claudine s'en va* (CIV)
- La Retraite sentimentale* (RS)
- Les Vrilles de la vigne* (VV)
- L'Ingénue libertine* (IL)
- La Vagabonde* (V)
- L'Envers du music-hall* (EMH)
- L'Entrave* (En)
- La Paix chez les bêtes* (PB)
- Les Heures longues* (HL)
- Mitou* (Mi)

Tome 2:

- Chéri* (C)
La Chambre éclairée (CE)
Le Voyage égoïste (VE)
La Maison de Claudine (MCI)
Le Blé en herbe (BH)
La Femme cachée (FC)
Aventures quotidiennes (AQ)
La Fin de Chéri (FinC)
La Naissance du jour (NJ)
La Seconde (Sec)
Sido (Si)
Le Pur et l'impur (Pur)
Prisons et paradis (PrP)
La Chatte (Cha)
Duo (Duo)
Mes Apprentissages (MA)
Chambre d'hôtel (CH)

Tome 3:

- Journal à rebours* (JR)
Julie de Carneilhan (JC)
De ma fenêtre (DMF)
Le Képi (K)
Trois, six, neuf (TSN)
Gigi (Gi)
Belles saisons (BS)
L'Étoile Vesper (EV)
Pour un herbier (PH)
Le Fanal bleu (FB)
Autres bêtes (AB)
En pays connu (EPC)

Colette, *Œuvres complètes*, édition du Centenaire, Flammarion, 1973, t. XIII: *Paysages et portraits* (PP).

Colette, *Lettres à Hélène Picard*, texte établi et annoté par Claude Pichois, Flammarion, 1958 (LHP).

- Colette, *Lettres à Marguerite Moreno*, texte établi et annoté par Claude Pichois, Flammarion, 1959 (*LMM*).
- Colette, *Lettres de la Vagabonde*, texte établi et annoté par Claude Pichois et Roberte Forbin, Flammarion, 1961 (*LV*).
- Colette, *Lettres au Petit Corsaire*, texte établi et annoté par Claude Pichois et Roberte Forbin, préface de Maurice Goudekot, Flammarion, 1963 (*LPC*).
- Colette, *Lettres à ses pairs*, texte établi et annoté par Claude Pichois et Roberte Forbin, Flammarion, 1973 (*LAP*).
- Colette, *Lettres à Moune et au Toutounet* (Hélène Jourdan-Morhange et Luc-Albert Moreau), texte établi et préfacé par Bernard Villaret, Des Femmes, 1985 (*LMT*).
- Sido, *Lettres à sa fille*, préface de B. de Jouvenel, J. Malige et M. Sarde, Des Femmes, 1984.

Nous remercions les éditeurs suivants pour leur aimable autorisation à reproduire des extraits de l'œuvre de Colette :

- © Albin Michel pour *Claudine à l'école*, 1982 ; *Claudine à Paris*, 1982 ; *La Vagabonde*, 1992.
- © Buchet-Chastel pour *Trois, six, neuf*.
- © Des Femmes pour *Lettres à sa fille*, 1984.
- © Flammarion pour *Belles saisons*, 1985.
- © Librairie Arthème Fayard pour *Le Voyage égoïste*, 1986 ; *Journal à rebours*, 1941 ; *De ma fenêtre*, 1987 ; *Le Képi*, 1943 ; *L'Étoile Vesper*, 1986 ; *Le Fanal bleu*, 1987 ; *En pays connu*, 1986.
- © Librairie Hachette pour *Les Vrilles de la vigne*, 1961 ; *La Maison de Claudine*, 1960 ; *Sido*, 1961 ; *Mes apprentis-sages*, 1976 ; *Gigi*, 1960.

Introduction

Amours scandaleuses, vie turbulente, joie des sens, plaisirs d'enfance, paysages gorgés de fleurs et d'animaux, maisons et jardins provinciaux ouverts au bonheur de vivre, regards émerveillés découvrant les plus fines parcelles de la beauté du monde : ces traits rapides déclinent la légende de Colette. Du village natal de Saint-Sauveur-en-Puisaye jusqu'à l'appartement des dernières années donnant sur le Palais-Royal, l'écrivain des *Claudine* reste masquée par sa légende.

Mais où se cache la vraie Colette ? Les images de légende sont un redoutable obstacle à la compréhension de l'histoire d'un être et de sa vie intérieure. Elles dissimulent le plus complexe et le plus précieux : l'évolution d'une personnalité singulière, lieu de conflits et de paradoxes, d'espoirs et de souffrances.

De sa vie, Colette a fait une œuvre. Elle s'est servie des mots pour feindre et déguiser, pour se cacher et se protéger, pour se dire et se connaître enfin. S'inventant sans cesse des rôles, elle a fait de l'art d'écrire un chant continu de libération et d'approfondissement de soi. Au fil de ses livres, peu à peu elle se change et se construit. Ainsi, autant qu'au compagnon imaginaire qu'elle fait

vivre dans *Le Voyage égoïste*, c'est à elle-même qu'elle pourrait adresser ces paroles :

Sous mes paupières fermées, je joue avec ton image, j'adoucis la couleur de ton regard, le son de ta voix, je taille à mon gré ta chevelure, et j'affine ta bouche, et je t'invente subtil, enjoué, indulgent et tendre – je te change, je te corrige... (145).

Ce jeu des métamorphoses n'aboutit pas à l'inconnu. Il façonne au contraire, peu à peu, le plus étonnant portrait de Colette dont on puisse rêver. Romans et nouvelles, œuvres autobiographiques, « contes », livret d'opéra, articles de presse, critiques d'œuvres dramatiques, textes publicitaires : aucun écrit de Colette n'échappe à l'analyse de la connaissance de soi, si essentielle qu'il faut en suivre pas à pas le cheminement pour en cerner la pleine richesse.

L'œuvre de Colette doit en effet être appréhendée dans sa continuité, et non de manière fragmentaire au mépris de l'évolution chronologique. Depuis les *Claudine*, romans de caractère faussement intime, jalonnés toutefois de beaucoup d'éléments autobiographiques, jusqu'à *L'Étoile Vesper* et au *Fanal bleu* qui témoignent avec subtilité d'une démarche plus authentiquement autobiographique, tout en restant inclassables, les écrits de Colette, au-delà de leur variété générique et de leur apparente diversité thématique, illustrent le progrès constant d'une recherche idéale de soi.

Les scintillements stylistiques, les « morceaux d'anthologie », les chefs-d'œuvre de l'entre-deux-guerres tels *Chéri*, *La Maison de Claudine*, *Sido*, *Le Blé en herbe* ou *La Naissance du jour*, ne doivent pas abuser. La tentation de les considérer isolément ne peut qu'empêcher de saisir la cohérence interne de l'ensemble de l'œuvre. Car c'est dans la durée, dans le jeu savant de réactions et de masques par rapport à son existence, que Colette écrit. Art et vie privée se lient et se répondent en de subtils échanges, à mi-chemin entre le rêve et la réalité. Se cacher, se donner et

se modifier pour mieux se retrouver : ainsi va Colette à travers ses livres, en réponse et souvent comme un défi aux épreuves du réel.

Pourquoi suspendre la course de ma main sur ce papier qui recueille, depuis tant d'années, ce que je sais de moi, ce que j'essaie d'en cacher, ce que j'en invente et ce que j'en devine ? (NJ, 608.)

Seule la mort imposera le silence à cet écrivain qui n'ignore pas qu'« un être vivant » est bien « une occupation sans fin » (*id.*, 626).

Sachant à la fois se dérober à ceux qui la cherchent « toute vive entre les pages de (ses) romans » (*id.*, 629), et ne voir « aucun inconvénient à mettre, imprimés, entre les mains du public, des fragments déformés de (sa) vie sentimentale » (*id.*, 599), Colette explique et met en scène sa propre vie, prend ses distances, emprunte le « chemin du retour » (*id.*, 581), s'invente un personnage idéal, objet d'une quête passionnée. Dans cet immense travail de « renaissance » de soi, se lèvent et s'affinent incessamment des thèmes obsédants dont les variations ne prennent leur vrai sens que dans une lecture qui épouse la durée de l'œuvre : l'amour et la jalousie, l'« inconciliabilité » (*Cha*, 1083) entre l'homme et la femme, le mariage et la liberté, la solitude, la solidarité féminine, le refus du temps, de la perte de l'enfance et de la mort, la nature, le pays natal, l'adolescence, le vieillissement, la souffrance.

L'œuvre colettienne est une, et réfracte ces grandes questions dans sa marche essentielle vers l'émergence du nouveau et le triomphe du renouveau :

Se pencher, étonnée, sur la petite coupe filigranée des anémones sauvages, vers le tapis innombrable des violettes – sont-elles mauves, sont-elles bleues ? –, caresser du regard la forme inoubliée des montagnes, boire d'un soupir qui hésite le vin piquant d'un nouveau soleil – revivre ! Revivre avec un peu de honte, puis avec plus de confiance, retrouver la force, retrouver

la présence même de l'absent dans tout ce qu'il y a d'intact, d'inévitable, d'imprévu et de serein dans la marche des heures, dans le décor des saisons... (*RS*, 609).

Personnalité singulière nœud de tant de paradoxes, de contradictions et de souffrances, la vraie Colette impose sa sensualité et sa jubilation de vivre dans «le drame essentiel» des «éclosions». Sa liberté d'errante, qui lui permet de «posséder par les yeux les merveilles de la terre» (*V*, 932), ne peut la résumer. Sachons découvrir aussi celle qui avoue :

Souffrir, oui, souffrir, j'ai su souffrir... (*NJ*, 586, 651).

« J'appartiens à un pays
que j'ai quitté » (VV, 626)

Dans la chambre que l'on ne parvenait jamais à rendre chaude, je naissais péniblement le 28 janvier 1873, et je donnais beaucoup de mal à ma mère en travail. (...) A force de cris et de peine, ma mère me chassa de ses flancs, mais, comme je surgis bleue et muette, personne ne crut utile de s'occuper de moi...

Ainsi Colette évoque sa naissance dans *Le Fanal bleu* (757-758), son dernier livre original publié en 1949, au moment où elle est alors âgée de soixante-seize ans.

L'acte de naissance de celle qui devait devenir tout simplement Colette porte les deux prénoms Sidonie-Gabrielle. Gabrielle est son prénom usuel, mais dans l'intimité de la famille on l'appelle « la Petite », et elle est « Minet-Chéri », « Joyau-tout-en-or », « Soleil rayonnant » pour sa mère. Elle est née à Saint-Sauveur-en-Puisaye, un chef-lieu de canton du département de l'Yonne, situé à une trentaine de kilomètres au sud-ouest d'Auxerre. Saint-Sauveur est en Bourgogne, mais le nom de Bourgogne ne doit pas évoquer ici une terre qu'enrichissent la vigne et le vin. Dans *En pays connu*, Colette écrit une nouvelle intitulée « Ma Bourgogne pauvre », dans laquelle elle situe précisément la terre de Puisaye qui l'a vue naître :

Le lieu de ma naissance, la Puisaye autrefois boisée serré, peut-elle compter pour enclave de la Bourgogne ? Le moins que

nous revendiquions, nous autres Poyaudins et Forterrats, c'est le droit de nous dire Bas-Bourguignons. Dans mon petit âge, la Forterre et la Puisaye étaient deux régions pauvres, exploitées principalement par les charbonniers experts à construire les belles meules où la « charbonnette » cuit étouffée.

(...) Ma Bourgogne n'a point de vignes (...).

La veine qui charrie les crus illustres passe assez loin de la Puisaye (...). Point de pampres au-dessus de mon berceau, si ce ne fut quelque treille bordant un mur, des tonnelles bien épaisses (863-864).

Dans ce pays aux apparences peu accueillantes, Gabrielle passe une enfance heureuse au sein d'une famille à l'étrange destin, et c'est sa vie d'enfant peu ordinaire qui non seulement l'attache pour toujours à sa Puisaye natale, mais lui permet déjà de métamorphoser cette terre pauvre en royaume merveilleux : tant le regard et le cœur d'une petite fille entourée de tendresse et éveillée peuvent être savants à faire se lever la beauté, fût-ce à partir d'une réalité médiocre.

Quelle est donc cette curieuse famille qui va si bien apprendre à Minet-Chéri à s'enraciner dans sa terre bourguignonne ?

Une femme du Nord et un homme du Midi, Sido et le Capitaine, sont les parents de Colette. Le Capitaine, son père, est Jules-Joseph Colette, né à Toulon le 26 septembre 1829 ; c'est son patronyme que l'écrivain prendra pour nom et qui passera ainsi à la postérité. Fils d'un officier de marine, il choisit la carrière des armes ; entré à Saint-Cyr en 1847, il est muté en Guyane dès l'année suivante pour cause d'indiscipline. Il est réintégré à l'École spéciale militaire en 1849 ; en 1852, il passe au premier régiment de zouaves, puis il est envoyé en Kabylie et en Crimée où il figure parmi les blessés de la bataille de l'Alma. A vingt-six ans, promu capitaine, il repart en Algérie, et il participe ensuite à la guerre d'Italie contre l'Autriche sous les ordres de Mac-Mahon. Le 8 juin 1859 à Melegnano (ou Marignan), quatre jours après la victoire

de Magenta, Jules Colette perd la jambe gauche sur le champ d'honneur. Invalide, il doit quitter l'armée, et se voit confier un emploi civil, la perception de Saint-Sauveur-en-Puisaye, qu'il administre de 1860 à 1880. En mars 1880, il prend sa retraite de percepteur pour satisfaire l'un de ses rêves, l'action politique. Il se présente aux élections du conseil général de l'Yonne, défend les idées républicaines mais, sans aucun doute, manque de cohérence. Le D^r Merlou, son principal adversaire, est élu avec 1467 voix ; Colette n'en obtient que 10. A une carrière militaire interrompue par l'amputation de la jambe gauche, à une carrière politique manquée, s'ajoute enfin une carrière d'écrivain restée elle aussi dans le domaine des rêves :

Sur un des plus hauts rayons de la bibliothèque, je revois encore une série de tomes cartonnés, à dos de toile noire. (...) Les titres, manuscrits, en lettres gothiques (...) je (les) cite de mémoire : *Mes campagnes*, *Les Enseignements de 70*, (...) *Le maréchal de Mac-Mabon vu par un de ses compagnons d'armes*, *Du village à la chambre*, *Chansons de zouave...* j'en oublie.

Quand mon père mourut, la bibliothèque devint chambre à coucher, les livres quittèrent leurs rayons.

« Viens donc voir, appela un jour mon frère, l'aîné (...) »

La douzaine de tomes cartonnés nous remettait son secret, accessible, longtemps dédaigné. Deux cents, trois cents, cent cinquante pages par volume ; beau papier vergé crémeux ou écolier épais, rogné avec soin, des centaines et des centaines de pages blanches... (*Si*, 786-787).

La seule page écrite et signée est celle de la dédicace :

*A ma chère âme,
son mari fidèle :*
Jules-Joseph Colette (id., 787).

Ayant épousé en 1865 Sidonie Robineau-Duclos, celle qui sera la mère de Colette, le Capitaine vit possédé par l'immense amour qu'il voue à celle qu'il appelle « Sido » et qui dans l'œuvre reste ainsi nommée. « Il contemplait

Sido», écrit Colette ; « il l'aimait sans mesure », au point que l'écrivain reconnaît :

Nous autres enfants, nous avons gêné mon père (...). Nous avons, toute sa vie, troublé le tête-à-tête qu'(il) rêvait (*id.*, 775, 776).

« Mal connu, méconnu » (*id.*, 777) : ainsi cet homme qui sait afficher la gaieté et qui ne cesse de chanter pour mieux se protéger voire pour mieux rester digne face à tant d'impuissance, vit « envahi et borné par son grand amour » (*id.*, 778). Ni Sido ni les enfants ne comprennent vraiment qui est cet allègre père, « banni des éléments qui l'avaient jadis porté » (*id.*, 781).

De cette figure paternelle, Colette reconnaît l'importance dans sa vie d'enfant : c'est la main blanche du Capitaine associée au papier et au geste d'écrire, fût-il vain ; c'est cet « héritage immatériel » (*id.*, 787) que représente son œuvre manquée ; ce sont ses colères en lesquelles Colette retrouve les siennes. Et puis, au-delà même du personnage, c'est toute une atmosphère qui reste gravée dans le cœur de Colette : la jalousie qui s'empare du Capitaine chaque fois que Sido s'éloigne, ne serait-ce que pour quelques instants, pour aller faire ses courses au village ; la tragédie d'un amour qui malgré sa force ne parvient jamais à rendre les êtres transparents l'un à l'autre, ne les mène pas à une connaissance véritable, ne conduit ni à l'apaisement ni à la sérénité. Comment oublier ces mots de Sido au Capitaine : « Tu n'es même pas mon parent » (*MCI*, 219) ? A l'intérieur du couple, que de silences et de sous-entendus ! Enfin, et en même temps, dans un mouvement contradictoire que rien ne pourra jamais résoudre, l'univers de l'enfant reste lourd de l'amour entre Sido et le Capitaine, d'un amour si fort qu'il apparaît déjà à Colette comme un absolu et un modèle, essentiels autant qu'inaccessibles.

Nous nous montrions jaloux de déchaîner (le) rire (de ma mère), surtout quand nous primes assez d'âge pour voir grandir d'année en année, sur son visage, (...) une sorte de détresse qui

l'assombrissait lorsqu'elle songeait (...) à la vieillesse qui ralentissait les pas (...) de son compagnon chéri. (...) Mais la parole rallumait sur son visage une jeunesse invincible. (...) Elle échappait, comme d'un bond, à une rêverie tragique, en s'écriant, l'aiguille à tricot dardée vers son mari :

« Oui ? Eh bien, essaie de mourir avant moi, et tu verras !

— Je l'essaierai, ma chère âme, répondait-il. (...)

— Va, va, essaie seulement ! »

Il essaya, réussit du premier coup. Il mourut dans sa soixante-quatorzième année, tenant les mains de sa bien-aimée et rivant à des yeux en pleurs un regard qui perdait sa couleur, devenait d'un bleu vague et laiteux, pâlisait comme un ciel envahi par la brume. Il eut les plus belles funérailles dans un cimetière villageois, (...) et ma mère l'accompagna sans chanceler au bord de la tombe, toute petite et résolue sous ses voiles, et murmurant tout bas, pour lui seul, des paroles d'amour (*id.*, 270).

Le Capitaine enfin, c'est Jules sans terre. Maison après maison, ferme après ferme, il parvient à ruiner la famille. Après avoir vendu une jolie campagne près de Toulon qui appartenait à sa mère, il doit se défaire de la maison paternelle boulevard du Mourillon à Toulon, et les fermes poyaudines, propriétés de Sido, s'en vont elles aussi au fil de sa mauvaise gestion. Dépensant sans compter, ayant de nombreux domestiques à leur service, les Colette ne gardent pas longtemps la fortune des Robineau-Duclos. L'année du mariage de Juliette la fille aînée, en 1884, le Capitaine contracte un emprunt de cent vingt mille francs en hypothéquant une ferme ; l'année suivante, il vend le domaine de Massue-sur-Champignelles, en 1888 la ferme de La Forge, en 1889 la maison des Cholins et en 1892 celle du domaine des Lambert. Le 15 juin 1890, Sido et le Capitaine vendent par adjudication volontaire une partie de leur mobilier, divers objets d'art et livres. En été ou pendant l'automne 1891, les Colette quittent Saint-Sauveur pour aller s'installer à Châtillon-sur-Loing qui deviendra Châtillon-Coligny, à quarante kilomètres au nord-ouest de Saint-Sauveur. C'est là qu'en février 1890

Achille, le demi-frère de Colette, venait de s'installer comme médecin.

Colette a donc dix-huit ans quand la mauvaise fortune la condamne à dire un adieu quasi définitif au pays et à la maison de son enfance. On situe en général ce départ lors de son mariage avec Willy en 1893. En fait, la vraie rupture n'intervient pas à ce moment mais en l'été ou à l'automne 1891. Il est même sûr qu'environ un an avant de quitter Saint-Sauveur Colette a vécu, avec la vente du mobilier et de plusieurs objets et livres de sa famille, un des épisodes les plus cruels de la ruine familiale. D'ailleurs, dans *Mes Apprentissages*, elle écrit :

Avant (mon premier mari), tout ne me fut – sauf la ruine de mes parents, et le mobilier vendu publiquement – que roses (1209).

Du 15 juin 1890, jour de la vente, des visites qui l'ont précédé – car l'annonce de la vente disait : « On peut visiter à l'avance » –, des jours qui l'ont suivi dans la maison dégarnie, Colette n'a rien dit. Mais elle n'a pas cessé d'évoquer avec tendresse, sous leur aspect des jours heureux, quelques-uns des meubles et des livres qui figurent dans la liste de la vente. Dans *Trois, six, neuf*, elle songe à la « tutélaire armoire du logis natal, en palissandre doublé de thuya blanc, imprégnée d'ordre provincial, de brins de lavande et de roses rouges effeuillées » (371). Dans « La Cire verte », nouvelle du *Képi*, elle se souvient de « la grande bibliothèque à deux corps et quatre portes » (337) dans l'aile gauche de laquelle elle venait, enfant, se cacher. C'est de cette bibliothèque qu'elle évoque, dans *La Maison de Claudine*, les ouvrages vendus eux aussi pour la plupart, mais rachetés ensuite par Colette plus âgée, poussée par le désir plus ou moins obscur de réparer – si réparation il put jamais y avoir – le désastre de juin 1890. La maison en revanche ne fut pas vendue ; elle resta propriété d'Achille et, après la mort de ce dernier le 31 décembre 1913, elle revint à sa femme et à ses filles.

Celles-ci ne la vendirent que onze ans plus tard, en 1925, à M. Ducharne, soyeux de Lyon. Un an après, jour pour jour, M. et Mme Ducharne faisaient donation à Colette de l'usufruit de la maison durant la vie de l'acquéreur. Colette y a mis d'abord un gardien mais pas de locataire. Elle attendit 1936 pour la louer; elle y revint parfois, même si ses visites furent commentées sans bienveillance par la population de Saint-Sauveur. Mais Maurice Goudek, qu'elle connut dès 1925 et épousa en 1935, ne s'y plaisait guère. En 1950, le D^r et Mme Muesser achetèrent la maison à Mme Colette et à M. et Mme Ducharne...

Gardée longtemps, beaucoup plus longtemps qu'on ne l'a cru souvent, la maison natale est devenue dans l'œuvre de l'écrivain le lieu du bonheur. Au-delà de la séparation et des blessures, les racines qui relient Colette à son pays restent donc celles de l'amour de la vie, non de la douleur; malgré les épreuves qui ont marqué son cœur de jeune fille, elle a choisi le parti de la vie heureuse. Nous touchons là l'un des traits les plus frappants de la personnalité de Colette. Ne jamais désespérer, même aux plus durs moments, ne jamais renoncer ni sombrer dans la tristesse et la mélancolie: voilà Colette telle que sans doute son pays et son enfance lui ont appris à être et à demeurer. Car, avant 1890-1891, c'est-à-dire avant le cruel départ de Saint-Sauveur, la petite Gabrielle apprend jour après jour le prix de la vie; Sido sa mère lui enseigne le culte de la beauté du monde. C'est ce don d'émerveillement, legs de Sido, qui l'aidera à garder la volonté de réagir sans se lasser. «J'épelle en moi (...) ce qui est la part maternelle», écrit Colette en 1930 dans *Sido* (776), ce livre qui vient comme un hymne à la gloire de sa mère. Assurément, dans le royaume de l'enfance de Minet-Chéri, Sido est la grande déesse, protectrice, tutélaire, despotique aussi, ne supportant pas que ses enfants puissent respirer loin d'elle. Au pays que Colette quittera, Sido a imprimé une marque ineffaçable.

Adèle-Eugénie-Sidonie Landoy est née le 12 août 1835 à Paris. Orpheline de mère huit semaines après sa naissance, elle est élevée chez un charron de Mézilles à dix kilomètres de Saint-Sauveur. Elle fréquente l'école de Mézilles puis elle part dès 1840 retrouver ses frères Eugène et Paul, ses aînés de dix-neuf et douze ans, qui sont journalistes en Belgique. Auprès de ses frères, elle rencontre « des peintres, des musiciens et des poètes, toute une jeune bohème d'artistes français et belges » (*MCI*, 210). Elle affine ainsi son éducation et acquiert un sens artistique et une liberté d'esprit qu'elle saura transmettre à sa fille et qui exerceront sur sa famille un pouvoir de fascination exceptionnel. Sidonie Landoy n'est pas une jeune fille de la campagne ; elle possède une culture et une finesse d'esprit qui font aisément comprendre qu'elle ne pourra jamais se sentir tout à fait semblable aux habitants de Saint-Sauveur-en-Puisaye où elle s'installera plus tard. Chaque année, elle revient voir sa nourrice à Mézilles. C'est au cours de l'un de ses séjours qu'elle est remarquée par Jules-Joseph Robineau-Duclos, gentil-homme terrien qui habite Saint-Sauveur.

Une fille blonde, pas très jolie et charmante, à grande bouche et à menton fin, les yeux gris et gais, portant sur la nuque un chignon bas de cheveux glissants, qui coulaient entre les épingles – une jeune fille libre, habituée à vivre honnêtement avec des garçons, frères et camarades. Une jeune fille sans dot, troussé ni bijoux (*id.*).

Celle que l'on « appelait “Sido” pour abrégé Sidonie » a conquis le « Sauvage » (*id.*), cet homme riche qui est aussi un ivrogne et pour lequel sa famille demande au tribunal d'Auxerre en 1856 une interdiction et mise en tutelle par crainte qu'il dilapide sa fortune – interdiction qui est rejetée. Le 15 janvier 1857, dans la banlieue de Bruxelles, avec un contrat de mariage qui lui est très favorable, Sidonie Landoy épouse cet être violent, vieilli avant l'âge, dont la parole hésitante le fait surnommer « système » par ses concitoyens.

(Il) possédait des fermes, des bois, une belle maison à perron et jardin, de l'argent comptant... Effarée, muette, Sido écoutait, en roulant sur ses doigts ses « anglaises » blondes. Mais une jeune fille sans fortune et sans métier, qui vit à la charge de ses frères, n'a qu'à se taire, à accepter sa chance et à remercier Dieu.

Elle quitta donc la chaude maison belge (...), pour entrer, jeune mariée, dans la maison à perron que le dur hiver des pays forestiers entourait (*id.*, 210-211).

Le 14 août 1860 naît Juliette, « ma sœur aux longs cheveux » (*id.*, 242), « l'étrangère, l'agréable laide aux yeux tibétains » (*Si*, 798), créature étrange, murée dans un silence permanent qui l'isole des autres, et dans une curieuse passion de la lecture.

A midi, elle lisait déjà, le grand déjeuner finissant à onze heures. Le matin, couchée, elle lisait encore. Elle détournait à peine, au bruit de la porte, ses yeux noirs mongols, distraits, voilés de roman tendre ou de sanglante aventure (*MCI*, 243).

Le 15 avril 1884 Juliette épouse le D^r Roché qui exerce à Saint-Sauveur ; ce mariage met en lumière le caractère possessif de Sido qui souffre cruellement de voir sa fille la quitter pour aller habiter la maison d'en face. Longtemps après, Colette fera dire à Sido :

« J'en ai assez de trembler tout le temps pour mes filles. Déjà l'aînée qui est partie avec ce monsieur...

— Comment, partie ? (répond et interroge le Capitaine).

— Oui, enfin, mariée (réplique Sido). Mariée ou pas mariée, elle est tout de même partie avec un monsieur qu'elle connaît à peine » (*id.*, 219).

Le 27 janvier 1863, naît Achille, « le châtain aux yeux pers », « l'aîné sans rivaux » (*Si*, 787, 788), celui qui deviendra médecin à Châtillon et pour lequel Sido éprouve une extraordinaire passion. Ne reste-t-on pas vivement frappé par la manière incessante et presque obsessionnelle dont elle parle de ce fils chéri dans les lettres qu'elle écrit à Colette entre 1905 et 1912 ? Achille lui-même ne peut pas vivre loin de sa mère, et il incite ses

De sa vie, Colette a fait une œuvre, et il faut suivre le fil de ses livres dans son déroulement chronologique pour comprendre la marche essentielle de cet écrivain de génie vers la recherche idéale de soi. Amours scandaleuses, vie turbulente, joie des sens, enfance provinciale, sagesse des dernières années au Palais-Royal : ces traits rapides et désordonnés trouvent ainsi, au-delà de la légende, leur cohérence et leur sens profond.

Le portrait de Colette l'authentique se dessine enfin : sans fard et sans lourdeur, ce livre le donne à voir.

Essai porté par la saveur des mots colettiens, il fait revivre la vraie Colette, celle qui sait la force d'un courage de femme, d'une volonté de femme, d'une sensualité de femme, celle qui décide que « la terre appartient à celui qui s'arrête un instant ».



Participant d'une démarche de transmission de fictions ou de savoirs rendus difficiles d'accès par le temps, cette édition numérique redonne vie à une œuvre existant jusqu'alors uniquement sur un support imprimé, conformément à la loi n° 2012-287 du 1^{er} mars 2012 relative à l'exploitation des Livres Indisponibles du XX^e siècle.

Cette édition numérique a été réalisée à partir d'un support physique parfois ancien conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal. Elle peut donc reproduire, au-delà du texte lui-même, des éléments propres à l'exemplaire qui a servi à la numérisation.

Cette édition numérique a été fabriquée par la société FeniXX au format PDF.

La couverture reproduit celle du livre original conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal.

*

La société FeniXX diffuse cette édition numérique en accord avec l'éditeur du livre original, qui dispose d'une licence exclusive confiée par la Sofia – Société Française des Intérêts des Auteurs de l'Écrit – dans le cadre de la loi n° 2012-287 du 1^{er} mars 2012.

Avec le soutien du

